

THALIA REMMIL

# Tendresse aveugle

Quand ils eurent terminé leur périple à Grenade, ils prirent la route pour le *parador* de Carmina. Celui-ci était un impressionnant *alcazar* arabe du XIV<sup>e</sup> siècle. Nahéma ne cessait d’être estomaquée par ces splendeurs. Le palais dominait un paysage grandiose, éclairé d’une chaude lumière andalouse ; leur chambre donnait sur la piscine, dans laquelle elle désira plonger sans tarder. Puis ils découvrirent le patio intérieur, ses plafonds voûtés et ses adorables salons, ainsi que la salle à manger située dans un ancien réfectoire sublimement restauré. Elle mourait de faim et fut sidérée par une cuisine exquise, le service aimable, professionnel et chaleureux du personnel au sourire agréable.

— Merci, Papa, c’est génial d’être ici ! J’adore ! On fait quoi cette aprèm ?

— Une petite balade dans Carmona et farniente à la piscine ?

— Adjugé ! Trop bien !

Carmona était le berceau d’une multitude de civilisations, imprégné de l’héritage de nombreuses

cultures et de toutes les époques de l'histoire de l'Andalousie. Ils se dirigèrent vers la porte de Cordoue pour accéder à l'Alcázar del Rey Don Pedro, imposante forteresse d'origine arabe, puis montèrent au belvédère où Nahéma resta stupéfaite devant le spectacle dévoilé. Elle en avait vu de toute beauté lors de ses voyages avec son père, mais celui-ci semblait habité d'une magie particulière – sans doute parce que Greg était né en Andalousie, que chaque morceau d'ici gardait le goût d'une beauté dont il y avait laissé une partie de lui. La promenade à travers ses ruelles pavées et étroites laissait à penser que le temps ici s'était arrêté, installé dans un silence religieux. Le centre historique foisonnait de petites maisons toutes plus ravissantes les unes que les autres, aux murs blanchis à la chaux, aux balcons colorés de géraniums rehaussés de bougainvilliers. Les lieux, restés fidèles à leur origine, offraient un cachet exceptionnel devant lequel Nahéma restait bouche bée.

— J'ai l'impression de remonter le temps, Papa ! C'est géant ! Trop beau !

*Pour son jeune âge, elle sait apprécier les belles choses*, se dit Greg, fier et admiratif. Ils finirent la visite puis allèrent se reposer au bord de la piscine.

— Parle-moi de Maman. Comment est-ce qu'elle a vécu sa grossesse ?

— Elle était heureuse ; franchement heureuse, et resplendissante ! Son corps qui prenait des kilos et son ventre qui s'arrondissait l'embellissaient ! Elle avait des envies folles de choses interdites comme les huîtres, le poisson cru, le fromage au lait cru et le bon vin. De la même manière que toi avec moi, elle avait appris à apprécier la gastronomie. Les trois premiers mois, elle était malade... elle vomissait... puis elle remangeait. Elle engloutissait des quantités énormes, plus que son estomac ne pouvait en contenir ! Elle n'était jamais rassasiée ! Elle aurait aimé sauter en parachute ou bien escalader le Kilimandjaro. Parcourir l'Afrique du Sud en 4 x 4 ou descendre les pistes noires du Delirium Dive au Canada. Faire de la boxe ou courir le marathon. Boire de la vodka et fumer des joints. Prendre des risques et défier la mort. Elle détestait devoir se priver de sensations fortes. Elle aurait voulu détenir le record du monde de la première femme enceinte à faire l'impossible et l'interdit. Elle n'avait envie ni de sagesse, ni de cohérence, changeait d'avis tout le temps, prenant un malin plaisir à me contredire. Elle voulait s'octroyer le droit à des choses sortant de l'ordinaire.

— Enceinte de moi ?

— Oui ! Elle s'inventait chaque jour de nouveaux scénarios.

Nahéma l’observait, l’air étonné.

— Oui, mais elle n’a jamais rien fait de tel ! La frontière entre le fantasme et la réalité est bien réelle, et heureusement ! Que voulais-tu que je fasse ? Elle irradiait d’un éclat que je ne lui avais jamais vu auparavant ! Les hormones, sans doute... On parlait des heures ensemble et elle me racontait ses envies folles, déraisonnables. Je lisais dans son regard éperdu et dans ses gestes éparpillés une telle exaltation que je ne voulais pas la stopper par mes brimades stupides. Moi, le garçon sage, introverti et rationnel... Elle, la jeune femme exubérante, désobéissante, impulsive et passionnée. J’étais tombé amoureux d’elle parce qu’elle me provoquait de ses dix-huit ans, de son intempérance et de sa fougue. Tu peux m’y croire, je n’avais pas le temps de me reposer, ni de me poser mille questions ! Auprès d’elle, le petit garçon que j’étais voulait désobéir, faire des caprices et des bêtises, chaparder des bonbons et s’enfuir comme un voleur ; ressentir l’insouciance de l’enfance et l’innocence que m’avait ôtées un père égaré. Avec elle, je voyageais dans un monde où la logique n’existait pas. Et j’aimais ça, même si cette partie d’elle me dérangeait. Nous sommes souvent attirés par cette partie de nous que détiennent les autres, mais que nous n’osons pas dévoiler.

Greg s'arrêta de parler, la boule au ventre et l'estomac noué, car ce n'était pas vraiment l'exubérance d'Inaya qui l'avait dérangé. Non, ce trouble intimement convoyé était cette lueur singulière et insondable au fond de ses yeux. Dans sa tête tournaient en boucle les paroles de Jacques Brel : « *Quand on n'a que l'amour, pour unique raison (...) nous aurons dans nos mains, ma mie, le monde entier.* » Cette femme s'était emparée de lui et ne l'avait plus jamais quitté.

— Tu ne cesseras jamais de l'aimer, hein Papa ?

— ...

— Pourquoi c'est difficile de me répondre ?

Greg se trouvait au pied d'un mur qu'il ne souhaitait pas franchir. C'est difficile de riposter devant l'injustifiable.

Les jours suivants, ils firent quelques visites supplémentaires, passèrent une journée à Séville puis reprirent le chemin de Paris. Une longue route les attendait, mais Greg avait prévu deux nuits d'escale : une à Saint-Sébastien, au Pays Basque espagnol, et l'autre près de Bordeaux. Rien ne les pressait et de toute manière, il détestait la vitesse sur les routes de vacances.

Sa fille avait une peur viscérale en voiture ; une peur incontrôlable. Impossible de rester paisible ; elle

allait mourir dans un horrible accident ; la vie devait la sacrifier sur l'autel d'une autoroute ou d'une route de campagne ! Son cœur s'emballait au moindre dépassement de vitesse ; tout son corps était alors en vigilance extrême, les muscles tendus, la nuque raide, les sens en alerte générale. Tous ces abrutis, fous du volant qui ne respectaient rien, la rendaient dingue ! Entre les queues de poisson, les dépassements par la droite, les limitations et les distances de sécurité non respectées, ils auraient pu mourir des dizaines de fois. Et s'il y avait une promesse faite, c'était bien celle de protéger sa fille de ce funeste destin. Elle ne contrôlait rien, confinée dans les griffes d'une angoisse indomptable. Il la connaissait sur le bout des doigts, vivait en même temps qu'elle l'insurmontable. Alors, il conduisait exactement comme si elle était lui, les deux mains d'un même corps unies sur le volant d'un même cœur. Lentement. Tendrement. Avec souplesse et finesse. Il souriait de lire dans ses yeux l'apaisement. L'amour, le véritable, l'authentique. Celui qui ne rechigne à rien pour adoucir, consoler, pacifier l'âme d'un être aimé. C'est fou comme il aimait sa fille !

## 10

Le temps passait, et lors de chaque période de vacances scolaires, Greg prévoyait d'emmener sa fille parcourir la surface de la Terre. Un tour du monde avant son envol vers d'autres horizons, au bras d'un autre amour que le sien, plus fort peut-être que le sien, moins accidenté.

Ils prirent l'avion des dizaines de fois alors qu'elle crevait d'angoisse devant son impuissance à contrôler quoi que ce soit, à la simple pensée de laisser sa vie entre les mains d'inconnus, de s'asseoir dans un énorme objet propulsé, dirigé par des pilotes assis dans une carlingue s'appropriant les rênes de son destin. Les autres s'octroyaient son droit de vivre ou de mourir, idée insupportable appuyant d'autant plus sa sensation d'étouffement.

Ils montèrent dans des trains bondés, entassés dans des autobus sentant l'odeur âcre des pays exotiques,



côtoyèrent la pauvreté et l'insalubrité des peuples défavorisés. Malgré tout, ces visages arboraient des sourires comblés de petits riens : une main tendue, un échange de paroles chaleureuses ; de ces choses devenues insignifiantes chez nous qui transforment le quotidien en sublime, le sublime en admirable, l'admirable en respect de l'humanité. Leurs pas foulèrent des milliers de kilomètres à travers le monde.

Nahéma se fabriquait une usine à souvenirs stockés dans un immense ouvrage, un catalogue d'images qui lui reviendraient en mémoire plus tard lorsque, cloîtrée de force chez elle, son imagination rejoindrait l'inspiration, qu'en transe elle confierait ses mains à son clavier, que de ses doigts agiles, souples et rapides, les phrases jailliraient sous l'emprise grandissante des mots puissants, désireux d'escapades.

À la lueur tamisée d'une lampe de chevet, posée sur un magnifique bonheur-du-jour du XVIIIe siècle signé Charles Topino, ravissant meuble à écrire de dame ; rectangulaire, en bois précieux, reposant sur ses pieds galbés ornés d'une marqueterie et de bronze doré, elle écrivait. Juste au-dessus de son bureau, accrochée au mur, une reproduction d'une œuvre de Salvador Dali, l'un de ses peintres préférés – certainement son préféré

–, peinte à la main sur toile de lin. Le tableau s'appelait *Le Rêve* ; il représentait le buste d'une femme, les yeux fermés, un grand nombre de fourmis à la place de la bouche. Le peintre, obnubilé par la mort, la représentait souvent par des fourmis. À la gauche du tableau se trouvait un homme, tenant sa tête ensanglantée dans les mains. Nahéma insista auprès de Greg pour avoir précisément ce tableau, bien qu'elle apprécîât toute l'œuvre de l'artiste. Greg obtempéra, bien qu'il fût à son goût fortement chargé d'ondes mortifères. Cependant, l'amateur d'art qu'il était aussi, en particulier de meubles, comprenait l'attrait singulier qu'une œuvre pouvait exercer. Sur son bureau plat laqué noir style Louis XV trônait un majestueux globe terrestre ancien reposant sur son socle en bois, réalisé en 1910 par la maison J. Forest. Toute la demeure était emplies de meubles anciens, les murs habillés de tableaux aux encadrements en bois doré, de miroirs glanés chez les antiquaires, ainsi que de sa collection de carafes, verres et vaisselle en porcelaine. Les quelques bases en matière d'ébénisterie enseignées à sa fille restèrent inachevées. Elle n'appréciait pas le style trop pompeux et classique du mobilier d'époque, lui préférant le style plus coloré et chaleureux du mobilier d'inspiration exotique ou coloniale de chez Maisons du Monde.

Des maisons du monde, ils en visitèrent des dizaines, traversant le globe terrestre à pas de géant. Elle le suivait de ses minuscules pas d'enfant, puis de ses enjambées adolescentes devenues félines, en lui tenant fermement la main, de crainte qu'il ne l'abandonnât dans la fourmilière chaotique de l'univers – crainte totalement injustifiée.

*Peur la suivait partout, agglutinée autour de son corps chétif.*

Petite fille filiforme, maigre, presque transparente, étouffée d'une présence maléfique, spectre planant au-dessus d'elle telle une épée de Damoclès.

Et toujours cette menace omniprésente, l'ombre d'un souvenir fugitif, poudrière d'esprits frappeurs.

Dès lors, elle ne lâchait jamais la main rassurante de son père. Rassurante et pourtant paradoxale. Sous des airs de Superman semblaient se profiler l'odeur du doute, la puanteur du mensonge, le cœur à la lisière d'un possible vacillement.

Greg était un homme au regard ravageur, à l'allure sauvage et à la beauté renversante d'un Delon dans *Les Aventuriers*. On pouvait lire dans son regard les flammes ardentes d'une fureur de vivre, autant qu'y déceler les

cendres d'un incendie neutralisé ; dans sa démarche, y déchiffrer les pas du loup solitaire et paisible, autant que ceux de la louve cruelle et combative. On aurait pu dire de lui : « Les eaux calmes sont les plus profondes. » Les femmes se retournaient sur son passage ; et pourtant, il n'eut pour seule femme à aimer que sa fille. Nahéma ne lui vit aucun autre amour que sa mère, disparue l'année de ses cinq ans, partie rejoindre sa famille en Afrique, selon ses dires. Ne saisissant pas les raisons véritables de son départ, elle reconnaissait néanmoins l'émotion intense de Greg lorsqu'il lui parlait d'elle, la noyade de ses grands yeux verts dans l'océan de sa tristesse.

— Pourquoi ne m'emmènes-tu pas voir Maman en Afrique ? insista Nahéma auprès de son père.

Il l'observa, désireux de gagner du temps avant de trouver une réponse acceptable, et lui répondit en soupesant ses mots.

— Je ne peux pas, ma chérie, je ne veux pas perturber sa famille ni la vie qu'elle a dû se construire ; essaie de comprendre, je ne peux pas. Imagine qu'elle ait fondé une nouvelle famille, qu'elle ait un mari et des enfants...

Greg regretta ses mots à la seconde même, se traitant d'imbécile.

Nahéma ne releva pas cette phrase assassine d'un très mauvais goût, se dit que les raisons devaient être d'un autre ordre, puis le regarda de son air dubitatif, presque accusateur d'un mensonge volontaire. La violence s'empara de son corps, prête à lui asséner les centaines de coups qu'elle mourrait d'envie de lui donner chaque fois qu'elle le soupçonnait de lui cacher des vérités essentielles à son équilibre. Elle lui dit d'un air mauvais, inhabituel :

— Je la retrouverai un jour, avec ou sans toi ; enfonce-toi bien ça dans le crâne !

Elle regrettait déjà ses mots virulents, nullement en harmonie avec l'amour infini qu'elle lui portait, menteur ou pas.

— Excuse-moi, Papa. Les mots quittent ma bouche trop vite et crient plus fort que mes pensées ! Parle-moi d'elle alors, raconte-moi mes grands-parents ! Partons ensemble visiter l'Afrique de Maman !

Alors, il lui relata l'itinéraire de cette famille, des expériences de vie, des anecdotes comme s'il lui lisait une saga fantastique. Il lui conta le pays de sa mère qu'il ne connaissait pas, mais qu'Inaya lui dépeignit comme « la petite Afrique » de son enfance, dont elle gardait des souvenirs de plats typiques cuisinés par une mère étrangement distante mais aimante, ainsi que ceux

partagés avec un père très présent malgré de régulières absences professionnelles.

— Il faisait quoi comme travail Papi ?

— Il travaillait dans une boîte d'export de café, et voyageait pas mal, puis il a eu des soucis avec ses employeurs et sa situation financière s'est dégradée. Ensuite ils ont décidé de repartir vivre au pays.

— Mamie ne travaillait pas ?

— Non, ta grand-mère n'avait pas d'emploi, mais elle gérait sa famille, ce qui est un travail admirable. Ils se sont installés en France en 1970, ta mère avait alors dix ans.

Greg affabulait souvent lorsqu'il racontait des histoires, quelquefois sur le ton de la plaisanterie, d'autres fois celui de la mélancolie, désirant lui faire un récit digne de la plus belle odyssée.

Parce que la vie est un long voyage, riche en enseignements et saupoudré d'embûches.

Parce qu'il rêvait d'être le sage Ulysse, fidèle à Pénélope.

Parce qu'il était attaché au mât de son navire pour ne pas céder aux chants de ses tourmentes.

Parce qu'il aurait espéré pour sa fille un dessein d'albâtre.

Le lendemain, Greg reçut à déjeuner un ami marchand antiquaire chez qui il allait régulièrement chiner ; celui-ci l'avait appelé car il voulait lui vendre un objet d'une grande valeur. Greg en profita pour préparer un repas digne de ce nom, puis il sortit une très bonne bouteille de vin rouge.

— Tu manges avec nous ma chérie ?

— Heu... non, je préfère rester dans ma chambre, Papa.

— Alors je te prépare un plateau. Tu viendras dire bonjour à Benoit.

— Oui, Papa, je suis bien élevée tu sais.

Benoit arriva sur les coups de midi, les bras chargés d'objets en tout genre. Les deux amis se saluèrent chaleureusement, puis Greg lui proposa un apéritif.

— Alors mon ami, que m'as-tu apporté de si grandiose ?

— Tu vas être épaté ! Regarde ce magnifique révolver Luger, il date de la guerre 39-45.

— ...

— Quoi ? Assieds-toi, tu es tout pâle !

— Ecoute... cache ça s'il te plaît, les armes, ce n'est pas mon truc. Je ne veux pas que ma fille voie ça !

Greg était blême, il ne s'attendait pas du tout à ce genre d'objet. Il avait bien longtemps qu'il avait banni les armes de chez lui.

— Tu veux un verre de Pommard ?

— Tu peux m'expliquer là, tu adorais les armes avant ? Tu m'en avais même acheté une il y a dix ans, si je me souviens bien.

— Oui, c'est vrai. La vie nous amène à réfléchir et à changer, tu ne crois pas ?

Benoit n'insista pas devant l'attitude défensive de son ami, attitude qu'il ne lui connaissait pas.



Lorsqu'elle eut quinze ans, Greg se décida à emmener sa fille visiter l'Afrique de sa mère, Inaya. Il était alors inimaginable pour lui de continuer à trouver des parades pour repousser cette échéance devant laquelle il ne pourrait pas fuir éternellement, ayant largement épuisé toutes ses ressources de dialogue à ce sujet. Le guerrier baissait les bras devant l'ennemi.

— Ta mère était une femme surprenante, tu sais, dit-il à sa fille en osant porter ses grands yeux verts droit dans les siens.

— Pourquoi parles-tu d'elle au passé, comme si elle était morte ?

Nahéma posa son regard sur lui, agacée depuis l'annonce de ce voyage, dans un état de stress qui la dépassait, la transformant en bombe humaine. Il n'en aurait pas fallu beaucoup plus pour qu'elle explose, ne donnant pas cher de sa peau !

— Ne cherche pas la petite bête là où elle ne se trouve pas, chérie. Ta mère était – je parle d'elle au

passé, car elle n'est plus avec nous depuis une dizaine d'années – une femme passionnée dans tout ce qu'elle entreprenait. Elle m'a tout de suite aimé avec passion comme elle t'a ensuite aimée, avec ce cœur enflammé des multitudes d'élans qu'elle te donnait.

— Mais elle est partie...

La jeune adolescente se cala dans le fond de son siège d'autobus, la mine renfrognée, les genoux ramenés vers la poitrine, encerclés de ses deux bras, en position fœtale. Elle se retrouvait toujours inconsciemment dans cette position sitôt qu'elle parlait de sa mère.

— Elle est partie contre sa volonté. Je te demande de ne pas juger si sévèrement ses actes, lui chuchota Greg en se rapprochant d'elle, afin que les autres voyageurs n'entendent pas cette conversation intime, comme s'il en éprouvait de la honte, tel un secret inavouable... sordide peut-être.

L'intuition fortement aiguisée de Nahéma devinait derrière cet homme irréprochable un nid de guêpes, une colonie d'insectes dont les dards venimeux viendraient la piquer au moment où elle s'y attendrait le moins, sournoisement. Une centaine d'aiguillons piquants épiait sa lente chute psychique. Son père la sortit de son état comateux en la bousculant légèrement.

— Hé, nous sommes arrivés !

Elle le dévisagea et se dit qu'elle devait arrêter cette parano qui finirait par la rendre folle. Vraiment folle. Pas de cette folie dont elle se nourrissait de vibrations délectables, tels les gâteaux succulents de son enfance ; non, une qui finirait par avoir sa peau ! La démence de l'irrationalité. La passion dévoreuse des esprits dérangés. L'asile comme seule issue. Rien à voir avec la marginalité des âmes créatrices. Une chose bizarre située entre la schizophrénie, les TOC, les troubles de l'humeur détraquée.

À la vérité, elle s'inquiétait de ses passages à vide, de ses angoisses récurrentes, de ses craintes en l'avenir, de ses soupçons envers son père. *Peur* accompagnait ses pas, brisant peu à peu la confiance aveugle qu'elle lui prodiguait. Elle présumait du long parcours déchiqueté qui se profilait, le fuyait souvent. Toutefois, *Destinée* la ramenait inlassablement au point de départ d'une histoire qui ne pouvait lui échapper, aussi loin irait-elle pour ne jamais s'en souvenir.

— Rappelle-moi ton âge ? lui demanda *Destinée*.

— J'ai quinze ans, lui répondit-elle avec son petit air supérieur, en sirotant son coca. Pourquoi est-ce que cela t'intéresse ?

— Parce que la roue tourne, parce que le passé, le présent et le futur s'enchevêtrent comme des lianes tortueuses autour de toi ; tu n'y échapperas pas, petite !

*Destinée* avait proféré ces paroles comme une évidence, un pacte auquel elle serait dans l'obligation d'adhérer, sans discussion possible, sans compromis.

— Quinze ans et la vie devant moi ! Ma pauvre *Destinée*, je ne suis ni adulte ni vieille ; la roue qui tourne ne me détourne pas de mes rêves ! *Peur* me fige parfois et m'empêche de négocier certains tournants, mais je suis jeune ! Est-ce que tu sais pourquoi, toi, tu ne m'impressionnes pas ?

*Destinée* vint s'asseoir près d'elle, commanda une bière pression et une portion de frites avant de lui dire :

— Eh bien, non, dis-moi. J'ai ma petite idée, mais je t'écoute.

— Tu ne m'impressionnes pas, car à quinze ans, j'ai déjà le sentiment d'une force inouïe, d'un acharnement à l'intérieur, presque dérangeant. Il me semble avoir vécu plusieurs vies antérieures, être une vieille âme chargée d'une myriade de connaissances, et qu'à travers le temps je sois devenue autre chose qu'une simple humaine.

Braquant ses yeux sur elle, *Destinée* devinait ce que l'adolescente cherchait à lui faire entendre, mais elle la poussa dans ses retranchements.

— Très bien ! Et quelle chose es-tu devenue ?

— Il me semble que mon histoire personnelle appartient à l'histoire du monde, que mon itinéraire sur cette Terre a une mission.

— Ah...

— Oui, je sens tout le temps, cachée derrière mes yeux, une petite voix qui me dit de scruter attentivement tout ce qui se déroule autour de moi, de guetter le moindre signe, car les signes viennent à nous pour nous délivrer ; ils sont toujours présents, mais rares sont ceux qui les voient.

— C'est donc de délivrance qu'il s'agit ? lui demanda *Destinée* d'un air volontairement détaché.

— Oui, il s'agit d'une alchimie qui pourrait transformer le poids de l'existence en délivrance, qui pourrait métamorphoser nos vies ; un pansement du passé, une guérison de l'âme.

Nahéma posa lentement ses mains sur celles de *Destinée*. Elle respira profondément, ferma les paupières, laissa le silence s'installer entre elles. Dans ces instants d'intimité, les mots ne servaient plus à rien, n'ayant pas l'éloquence de la foi. Les mots qu'elle aimait

tant parce qu'ils transfiguraient sa réalité, laissant libre cours à son inventivité, aggravait à cet instant précis son sentiment d'impuissance et de résignation. Elle n'en trouvait aucun qui puisse transcrire l'émotion immobilisée en elle. Aucun n'était capable d'incarner ses pensées douloureuses. Aucun ne pouvait la délivrer.

Dans ces moments-là, elle convoitait, auprès des poètes, ce qu'aucun de ses sens ne pouvait faire émerger d'elle. Le langage musical capable de bouleverser la réalité. Le poète prophète, le poète prince des nuées, le poète alchimiste du verbe.

*Le poète au bord de la folie...*

— Quand as-tu rencontré Maman ?

Nahéma avait commandé un hamburger, des frites et un coca. Greg, quant à lui, avait commandé du poulet frit avec des bananes plantain et des épices, plat typique du Cameroun.

— Nous nous sommes rencontrés à Paris, en 1980. J'avais vingt-cinq ans. Ta mère en avait vingt. Après l'obtention de son baccalauréat avec mention bien, elle a décidé de continuer ses études en architecture. Elle était très intelligente, brillante et persévérante. Elle était aussi une grande séductrice, d'une beauté resplendissante qui ne laissait personne de marbre... même pas les femmes ! Elle m'a immédiatement subjugué ! Elle a fait de moi un fou d'amour !

Nahéma voyait se refléter, dans ses pupilles lumineuses, l'immensité de cet amour encore bien vivant.

— Elle était aussi très volubile ; je n'aimais pas ce côté de sa personnalité, cet aspect exubérant et ce rôle

dans lequel elle adorait se pavaner pour être au centre de l'attention. Elle en avait besoin pour se sentir vivante. Moi, je savais que ce n'était qu'un déguisement, mais elle m'agaçait quand même. Elle avait besoin de sa cour, et moi je n'avais besoin que d'elle. C'était vraiment un sacré numéro, une véritable pile électrique.

Greg poussa un grand soupir de désolation. Son visage si intense par ce charme ravageur devint blanc comme un linge, épuisé d'avoir trop aimé, trop pleuré. Trop attendu un retour ? Nahéma n'en était pas certaine, comme si ce retour était impossible, inimaginable.

— Tu n'as pas essayé de la retenir ? Pourquoi l'avoir laissé partir si loin de nous ?

— Ta mère n'était pas une femme de compromis ni de demi-mesure. Ses décisions étaient sans appel. Personne ne pouvait lui faire entendre raison lorsqu'elle voulait quelque chose ; alors je n'ai rien pu faire. Elle est partie.

Il y avait un je-ne-sais-quoi de bizarre dans les paroles de Greg. Une bouche pâteuse qui articulait mal, des mots qui s'entrechoquaient, une vibration inhabituelle dans la gorge, déferlantes se fracassant le long d'une falaise, imprimant sur sa voix un son glauque. Dans ses yeux se promenait l'imposture.



Son visage se déforma en une grimace le rendant presque déplaisant.

— Tu veux un dessert, chérie ? Je te conseille le *lefombo*, délicieusement enrobé de sucre, ou bien un beignet de banane ou d’ananas.

— O.K. pour le *lefombo*, je vais goûter ; ce nom me dit quelque chose. Est-ce que Maman nous faisait des beignets ?

— Oui, elle cuisinait divinement bien. Tu as goûté dans son ventre à toute la cuisine camerounaise ; ta mère connaissait une multitude de recettes. C’est sans doute pour cette raison que tu as toujours raffolé des plats épicés, lui dit Greg en souriant ; de ce sourire tendre et rassurant qu’elle aimait tant.

— On rentre se reposer, Papa, je suis fatiguée.

— Oui, tu vas voir, j’ai réservé une chambre chez l’habitant. Tu vas découvrir comment vivait ta mère lorsqu’elle était enfant, et demain nous irons visiter Dschang.

— Et tu continueras à me parler d’elle ? Je ne peux pas rester avec ce désert aride en moi, tu comprends, Papa ? Maman me manque trop... Il me faut remplir ce vide. Il me faut remplacer ma colère et mes rancœurs pour calmer ma douleur. J’ai besoin d’elle, et toi seul peux la faire vivre en moi pour le moment.

Greg scruta sa fille avec une infinie tendresse ; il savait que rien ne pourrait jamais remplacer l'attachement maternel. Il l'avait toujours su. Il pleurait une mère et cette déchirure n'avait jamais vraiment cicatrisé. La plaie était béante. Rouge sang. Aucun fil, même d'or, ne pouvait la refermer. Une carence incroyable. Une absence bien présente. Un enfant inconsolable. Parce que certaines blessures marquent le cœur au fer rouge.

*Il a sept ans. Il se rappelle la danse méchante des secondes pendant lesquelles il essaie de retenir son souffle. En apnée. Il s'amuse de la mort. Il la nargue. Mais il fuit devant elle. Il veut sa mère. Il veut la rejoindre. Il ne connaît pas ce pays où elle s'en est allée. On lui a parlé du paradis. Un magnifique royaume où l'on continue de vivre sans respirer. Alors, il essaie. Il se bouche le nez de la main droite, serre puissamment les lèvres, veut embrasser sa mère. Son petit cœur continue de battre. Il ferme les yeux, pense à elle très fort. Il la distingue, légère, dans la souplesse du ciel. Un endroit où elle est heureuse. Elle n'était pas heureuse ici ? Avant lui, elle l'était.*

Nahéma remarqua sur la joue de son père une minuscule larme qu'il cherchait à retenir. Sa remarquable discrétion sur ses propres émotions se

devait de magnifier son statut de héros, d'embellir le quotidien de sa fille, quitte à l'enjoliver de petits miracles insignifiants qui lui reconnaissent ce courage radicaux dans l'attente des réponses qu'il ne souhaitait pas lui apporter.

— *Pour le moment ?* Tu as l'intention de passer ta vie à la chercher, chérie ?

— Je passerai ma vie à chercher la vérité, oui, Papa !

— Oui, je comprends que tu souhaites retrouver ta mère, et je ne m'y opposerai pas.

— Ben, il ne manquerait plus que ça ! lui lança-t-elle avec son air malicieux.

*Et encore un mensonge*, pensa-t-il honteusement. Il paya l'addition, prit la main de sa fille, bien décidé à garder clandestine la souffrance de son cœur.